

flottant dans l'air, émanée qu'elle est des croyances, et des mœurs.

L'autre poésie, étrangère, poésie de conquête, poésie de civilisation, parure importée par les conquérants, charme des beaux esprits, langue des classiques et des lettrés, poésie suédoise enfin.

Celle-ci n'offre rien d'original, n'a point de caractère particulier, et a cours dans toutes les académies de l'Europe. Nous allons essayer de donner une idée de la poésie primitive. Nous choisissons de préférence la première *runa*, qui est à peu près, pour les Finnois, ce que le premier chapitre de la Genèse est pour nous :

Le lecteur, sans que nous le lui demandions, fera, nous en sommes sûr, la part de la difficulté vaincue; surtout quand nous lui aurons dit que notre traduction est de la plus scrupuleuse exactitude.

PREMIÈRE RUNA

Voici ce que disaient les pères de mon père ;
Les jours se succédaient, l'un de l'autre suivi,
Les nuits après les nuits descendaient sur la terre.
Quand Kave-Ukko parut sur le monde ravi.

Kave-Ukko le géant, Vainimoïnen le brave,
Dans le sein de sa mère avait dormi trente ans.
La nuit lui sembla longue, et, lassé de l'entrave,
De voir enfin le jour il crut qu'il était temps.

Le captif cria donc : « Romps mes chaînes, ô lune !
Délivre-moi, soleil ! éclatant Ottava.
Porte-moi loin d'ici, sur quelque large dune,
Où mes yeux puissent voir ce que mon cœur rêva. »

Mais la voix du géant n'était pas assez forte ;
Lassé d'attendre alors dans le vivant cercueil,
Son pied impatient brisa la rouge porte,
Et, s'aidant de ses mains, il rampa jusqu'au seuil.

Du seuil, sur ses genoux, gagnant le vestibule,
Puis, à l'aide des pieds, porté jusqu'à la cour,
Il put boire l'air pur qui sous les cieus circule,
Et juger des splendeurs de la nuit et du jour.

Né la nuit, et, le jour, rêvant déjà bataille,
Il vint dans une forge où rougissait le fer,
Et se fit un coursier plus léger que la paille,
Plus svelte que la fleur, plus rapide que l'air.

Puis, passant sur son dos une main caressante,
Et sentant de plaisir frissonner le coursier,
Il dit : « On peut s'asseoir sur ta croupe puissante,
On peut se confier à tes jarrets d'acier. »

Et, sautant, sur son dos sans étrier, sans bride,
Le vieux Vainimoïnen sur son cheval volant,
A travers champs, forêts, mers, passa si rapide,
Que l'onde ne mouilla ni ses pieds ni son flanc.

Un Lapon à l'œil louche, au cœur rongé de haine,
Mais aux armes de guerre artiste intelligent,
Contre le cavalier prépare un arc de frêne,
Tout incrusté d'acier, d'or, de fer et d'argent.

On voit au dos de l'arc, secouant sa crinière,
Un cheval au galop qu'à peine suit le vent ;
Dans le cercle, un *kapo* dort près de sa tanière,
Non loin de la détente, un lièvre git rêvant.

Mais qui leur donnera leur force meurtrière,
A ces flèches qui vont se briser en frappant ?
Le venin qui jaillit des dents de la vipère,
Le poison que contient la langue du serpent.

Maintenant, quel lien réunira les plumes ?
Quel nerf fera couber l'homicide rameau ?
Les crins des deux coursiers qui paissent dans les brumes,
Du cheval Hi-Hisi, de l'étalon Lemmo.

Les traits sont achevés, le Lapon est en marche ;
Son arc est à son bras, son carquois sur son dos,
Il arrive au torrent qui n'a jamais eu d'arche,
Au bord du fleuve ardent qui se jette au chaos.

Puis, épiant déjà, quand le matin arrive,
Quand arrive le soir, sans relâche épiant,
Épiant à midi, pour voir si vers la rive
Ne s'achemine pas le cavalier géant.

Un matin, en tournant du côté de l'aurore
Son front pâle de haine et son œil biffieux,
Il voit enfin venir le héros qu'il abhorre,
Glissant, comme un oiseau, sur le flot radieux.

Soudain il saisit l'arc à la corde vibrante,
Le bel arc incrusté d'argent, d'or et de fer,
Et, tirant du carquois la flèche pénétrante,
Il dirige le trait vers le roi de la mer.

Vainement il entend une voix qui lui crie :
« Lâche ! ne frappe pas le héros désarmé ! »
La pitié par la haine en son cœur est tarie,
Et l'œil plus que le trait encore envenimé.

« Si, mal sûre, dit-il, ma main trop haut se lève,
Que de lui-même alors le trait porte plus bas ;
Si ma main porte bas, que le trait se relève,
Et, frappant droit au but, lui donne un prompt trépas.

Le trait porta trop haut, et, par-delà l'orage,
Frappa le ciel troublé par cet étrange éclair.
Un autre le suivit ; mais, guidé par la rage,
Portant trop bas, perça la voûte de l'enfer.

Pour la troisième fois, la corde fut tendue ;
De l'arc retentissant jaillit le trait de feu ;
Et, laissant un sillon dans l'immense étendue,
Il alla s'enfoncer aux flancs de l'élan bleu.

Le héros, dans sa chute, a fait bouillonner l'onde ;
Pour l'engloutir vivant, l'abîme s'est ouvert ;
Il roule enseveli sous la vague profonde,
Et de leur bleu lincoül les flots l'ont recouvert.

« Et maintenant, cria le Lapon à l'œil louche,
Tant que l'ombre et le jour alterneront aux cieus,
Tu dormiras ayant l'algue des mers pour couche,
Et ne fouleras plus les champs de nos aïeux. »

Six hivers, sept étés, à toute vue humaine
Au plus profond des mers se cacha le héros,
Soulévant l'Océan de sa puissante haleine,
Sans qu'on sût par quel vent étaient battus les flots.

Au bout de ces huit ans, à ses ordres docile,
La mer obéissait, lion apprivoisé ;
Où s'élevait sa tête il surgissait une île,
Où s'étendait son bras un port était creusé,

S'il plongeait dans l'abîme et s'il touchait le sable,
Le sable au même instant enfantait un rocher ;
Et, contre cet écueil aux yeux insaisissable,
Venait bientôt se perdre un malheureux rocher.

Mais voilà que du nord un grand aigle s'élança ;
Ses ongles sont de fer, son bec est de granit ;
Inquiet, au-dessus des flots il se balance,
Car il cherche un lieu sûr pour y poser son nid.

Le géant à cette heure, hors de la vague bleue,
Éleva son genou couvert d'un frais gazon,
Et l'aigle, franchissant d'un coup d'aile une lieue,
En grandissant toujours, vint de l'autre horizon.

Il ne demande point à cette île qui pousse :
« Ile, me réponds-tu de garder mon trésor ? »
Il y bâtit son nid, et bientôt sur la mousse
Pond un œuf gigantesque à la coquille d'or.

L'aigle couve son œuf, mais le géant se lasse,
Il étend son genou du poids endolori,
L'œuf tombe dans l'abîme, en deux moitiés se casse,
Et l'aigle monte au ciel en poussant un grand cri.

Lorsque la voix du géant, de l'un à l'autre pôle,
Retentit éveillant le monde en son berceau :
« Qu'un des morceaux de l'œuf du ciel soit la coupole ;
Que la terre soit faite avec l'autre morceau ;

« Que de l'astre des nuits je blanc soit la lumière ;
Que le jaune, dit-il, soit le feu du soleil,
Et que le reste soit, éclatante poussière,
Ces étoiles que l'aube efface à son réveil. »

Cette *runa*, vague et grandiose, comme toutes les poésies primitives, n'est que l'ouverture d'un grand poème épique, composé de trente-deux runas, dont le vieux ou plutôt l'antique Vainimoïnen est le héros. On a vu que le mot vieux n'est qu'un titre honorifique, puisque le poète le lui donne non seulement le jour de sa naissance, mais encore dans le ventre de sa mère.

Ce poème, dont on ignore l'auteur ou les auteurs, et qui pourrait bien appartenir à une suite de rapsodes, commence, comme on l'a vu, à la création du monde, — quoi qu'on se demande comment le Lapon à l'œil louche existait avant que le monde fût créé, — et finit à la naissance d'un